

che des moyens d'agrandir les sciences, surtout de les appliquer au bien des hommes que s'établissent les rapports les plus étroits et les plus fraternels. Un même esprit les anime, un même but est l'objet de leurs efforts, aucune rivalité ne peut les diviser; et si quelque vivacité, quelque aigreur, se mêlent dans les discussions qui s'agitent en leurs réunions nombreuses, elles sont presque toujours éphémères, et n'altèrent jamais les sentimens essentiels qui unissent des hommes toujours faits pour s'estimer.

La mort seule peut les séparer sans retour. Cette séparation cruelle, nous l'avons subie plus souvent qu'aux époques antérieures, dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis la dernière séance publique.

Nous avons perdu un homme qui était déjà parvenu à la maturité de l'âge, quand il sortit des mains de la nature pour entrer dans la carrière des sciences; qui, réparant à force d'intelligence et de sagacité le défaut d'instruction première, devint botaniste savant et habile agronome; qui, de simple garçon jardinier, s'éleva à la place occupée jadis par Rosier, à celle de directeur de la pépinière royale de naturalisation, perfectionna l'arboriculture et mérita que son nom fût inscrit sur la liste d'un grand nombre de sociétés savantes, nationales et étrangères. Il n'est personne qui, à ces traits, ne reconnaisse M. Madiot.

La perte de M. Madiot a été suivie de près de celle de M. Cochard qui fut recommandable à des titres différents. Homme éminemment laborieux et philanthrope, il avait consacré une grande partie de sa vie à ces recherches de statistique dont les résultats servent de bases aux sciences économiques et sociales. Après avoir occupé dignement le fauteuil de la Compagnie, M. Cochard avait été, depuis plusieurs années, placé honorablement dans la classe des Associés émérites. Il a succombé à une longue maladie, avec le regret de ne pas mourir la plume à la main, en traçant ses dernières pensées de bien public.